

CHAPITRE LXXXII.

L'île d'Elbe. — Manière de vivre et occupations de Napoléon. — Effet produit par sa résidence à l'île d'Elbe sur le royaume d'Italie, qui en est voisin. — Il reçoit la visite de sa mère, de la princesse Pauline et d'une dame polonaise. — Sir Niel Campbell seul commissaire laissé à l'île d'Elbe. — Conversations de Napoléon sur l'état de l'Europe. — Difficultés pécuniaires qu'il éprouve, et ses craintes d'être assassiné. — Son impatience au milieu de ces sujets de plaintes. — Bigarrure de sa cour. — Il se renferme dans sa dignité pour n'avoir aucune liaison avec sir Niel Campbell. — Symptômes d'une crise prochaine. — Une partie de la vieille garde est licenciée et renvoyée en France. — Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe. — Sir Niel Campbell le poursuit inutilement.

L'ÎLE d'Elbe, dans les limites de laquelle le vaste empire de Napoléon était alors resserré, est située vis-à-vis la côte de la Toscane, et peut avoir environ soixante milles de circonférence. L'air y est sain, excepté dans le voisinage des marais salans. Le pays est montagneux ; et la végétation y étant aussi belle qu'en Italie, lui donne en général un aspect pittoresque. Il produit peu de grains, mais il exporte une quantité considérable de vins, et ses mines de fer étaient célèbres du temps de Virgile, qui décrit cette île comme

Insula inexhaustis chalybum generosa metallis. *

CHAPITRE LXXXII.

139

On y trouve aussi d'autres productions minérales ; il y a deux bons ports, et le sol produit abondamment du raisin, des olives, des fruits et du maïs. Si l'on pouvait supposer l'existence d'un empire dans un territoire si borné, l'île d'Elbe possède peut-être assez de beaux sites et de variété pour être la scène d'un rêve de souveraineté pendant une nuit d'été (1). Bonaparte sembla se prêter à cette illusion, quand, accompagné de sir Niel Campbell, il fit le tour de son petit empire comme s'il eût fait une reconnaissance. Il ne manqua pas d'aller voir les mines de fer, et ayant appris qu'elles produisaient un revenu annuel de 500,000 francs : « Cette somme m'appartient donc ? » dit-il. Mais comme on lui rappela qu'il avait donné ce revenu à la Légion d'Honneur, il s'écria : « Où avais-je donc la tête quand je lui ai fait cet abandon ? Mais j'ai rendu bien de sots décrets de cette espèce. »

Un ou deux hommes de la classe la plus pauvre des habitans s'agenouillèrent et même se prosternèrent devant lui en le rencontrant. Il parut dégoûté de ce degré de bassesse humiliante, et il l'attribua à leur mauvaise éducation sous les moines. Dans ces excursions, il montrait la même crainte d'être assassiné qu'il avait témoignée lors de son voyage à Fréjus. Deux courriers bien armés le précédaient, et examinaient tous les endroits qui paraissaient suspects. Mais lorsqu'il eut gravi une montagne au-dessus de Porto-Ferrajo, et qu'il vit l'Océan sous ses pieds presque de tous côtés,

(1) Cette phrase serait peu intelligible si on ne se souvenait pas qu'il y a une *pièce* féerie de Shakspeare, intitulée *le songe d'une nuit d'été*.
(ED. DE PAR.)

il lui échappa de s'écrier avec un sourire de bonne humeur : « Il faut avouer que mon île n'est pas grande. »

Il se déclara pourtant parfaitement résigné à son destin, parla souvent de lui-même comme d'un homme mort politiquement, et se faisant un mérite de ce qu'il disait sur les affaires publiques comme n'y ayant plus aucun intérêt, il prétendait que ses intentions étaient de se dévouer exclusivement aux sciences et à la littérature. En d'autres occasions, il disait qu'il voulait vivre dans sa petite île comme un juge de paix dans un village d'Angleterre.

Napoléon connaissait pourtant bien peu lui-même son caractère, s'il croyait sérieusement que son âme forte et active pouvait se contenter d'approfondir des vérités abstraites, ou d'amuser ses loisirs par des recherches littéraires. Il comparait son abdication à celle de Charles V, oubliant que cet empereur était descendu du trône volontairement, qu'il avait du goût pour les arts mécaniques, et que, même avec ces moyens de récréation, Charles ne fut pas toujours content de sa retraite. Au contraire, le caractère de Bonaparte était singulièrement opposé à ce qu'exige une vie retirée. Il continua à montrer dans l'île d'Elbe les mêmes penchans qui avaient été si long-temps un objet de terreur et d'inquiétude pour l'Europe. Changer la face extérieure de tout ce qui l'entourait, imaginer des travaux étendus, sans calculer exactement les moyens de les exécuter; ne leur donner d'autres bornes que celles qu'y mettaient les limites de ses petits domaines; en un mot, fait revivre sur une petite échelle

tous les changemens qu'il avait essayés sur une plus grande et plus magnifique; adapter à l'île d'Elbe le système de politique qu'il avait si long-temps suivi à l'égard de l'Europe, c'était le seul moyen qu'il parût avoir trouvé pour occuper et amuser l'impatience d'un caractère habitué, dès sa première jeunesse, à diriger toute sa puissance sur les autres, mais porté à devenir léthargique, sombre et mécontent, lorsque, faute d'autre occupation, il était en quelque sorte refoulé sur lui-même.

Pendant les deux ou trois premières semaines de sa résidence dans l'île d'Elbe, Napoléon avait déjà projeté des améliorations, ou du moins des innovations, qu'il n'aurait pu exécuter, avec les moyens qu'il possédait, sans y consacrer peut-être tout le reste de sa vie. Accoutumé, comme il l'avait été, à n'avoir qu'à parler pour être obéi, et à regarder les améliorations qu'il méditait comme convenant au chef d'un grand empire, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pu faire attention que ses opérations actuelles ne concernaient plus qu'une petite île où la magnificence de ses anciens plans devait nécessairement être restreinte par le manque de fonds.

Dans le cours de deux ou trois jours de voyage, avec la même rapidité qui caractérisait tous ses mouvemens dans ses courses fréquentes en France, et sans pouvoir supporter davantage le repos ou le moindre délai, Napoléon avait visité tout ce que contenait sa petite île, mines, bois, marais salans, ports, fortifications, tout ce qui pouvait mériter l'attention d'un moment; et tout ce qu'il avait vu devait être modifié. Jusqu'à ce qu'il eût

fini cette revue, il ne pouvait goûter aucun repos, et quand il l'eut terminée, il manqua d'occupation.

Un de ses premiers projets, et peut-être le plus caractéristique, fut celui d'agrandir et d'étendre ses domaines lilliputiens, en occupant une île inhabitée, nommée Rianosa, qui avait été abandonnée à cause des descentes fréquentes des corsaires. Il envoya, pour cette expédition, trente de ses gardes, et dix hommes de la compagnie indépendante de l'île. Quel contraste avec celles qu'il avait autrefois dirigées ! Il esquaissa un plan pour fortifier cette île déserte, et s'écria avec un ton de complaisance : « L'Europe dira que j'ai déjà fait une conquête. »

Dans un temps bien court, Napoléon avait formé le projet de plusieurs routes, imaginé des moyens pour faire arriver l'eau des montagnes à Porto-Ferrajo, tracé les plans de deux palais, l'un à la campagne, l'autre dans la ville, d'une maison séparée pour sa sœur Pauline, d'écuries pour cent cinquante chevaux, d'un lazaret, de bâtimens pour la pêche du thon, et de salines d'un nouveau genre à Porto-Longone. L'empereur de l'île d'Elbe se proposait aussi d'acheter différens domaines, et il en fit estimer le prix, car la volonté des propriétaires n'était pas regardée comme essentielle au contrat. Il finit par établir quatre lieux de résidence dans différentes parties de l'île ; et comme tout son amusement ne consistait qu'en changemens, il allait sans cesse de l'un à l'autre ; aussi infatigable qu'un oiseau dans sa cage, qui saute de bâton en bâton pour se dédommager de ne pouvoir déployer ses

ailes dans l'air, son élément naturel. Il semblait que la grandeur de l'objet qui l'occupait n'était pas ce qui l'intéressait le plus ; il suffisait qu'il lui fournit le moyen immédiat de se livrer à une activité constamment stimulée ; il était comme le joueur déterminé, qui, ne possédant plus les moyens de faire un enjeu considérable, préfère jouer petit jeu plutôt que de quitter la table.

Napoléon établit aussi sa cour sur un pied ambitieux, ayant plus de rapport à la situation qu'il avait si long-temps occupée, qu'à celle à laquelle il se trouvait alors réduit, quoique son palais ne fût pas à beaucoup près comparable, pour l'ameublement et la commodité des distributions, à la demeure d'un gentilhomme anglais d'un rang ordinaire (1). Les termes de la proclamation par laquelle le gouverneur français remit son autorité à Napoléon, étaient mesurés et convenables, mais le mandement spirituel du vicaire-général Arrighi, parent de Bonaparte, dont le but était de féliciter les habitans de l'île d'être devenus les sujets de Napoléon, était plaisant. « Élevée à l'honneur sublime de recevoir l'oint du Seigneur, » il parlait des richesses inépuisables qu'allaient verser à grands flots sur le peuple les étrangers qui viendraient voir le héros. On aurait dit que son exhortation pastorale avait pour but d'annoncer que l'île d'Elbe était devenue la résidence de quelque animal curieux et inconnu, qu'on allait montrer pour de l'argent.

(1) Nous sommes à portée d'offrir au public un rapport exact et intéressant sur ce sujet, rédigé par Edouard Hawke Locker, esq., maintenant secrétaire de l'hôpital de Greenwich.

La maison intérieure de Napoléon, quoique réduite à trente-cinq personnes, conservait encore les titres et les rangs propres à une cour impériale, et dont on verra bientôt le petit souverain faire un usage politique. Il adopta un pavillon national ayant une bande rouge traversant un champ blanc de droite à gauche, la bande portant trois abeilles. Pour relever la dignité de sa capitale, ayant découvert que l'ancien nom de Porto-Ferraio était Comopoli, c'est-à-dire la ville de Côte, il ordonna qu'on lui donnât celui de Cosmopoli, ou la ville de toutes les nations.

Sa garde, composée d'environ sept cents hommes d'infanterie et de quatre-vingts de cavalerie, semblait occuper l'attention de Napoléon autant que l'avait jamais fait la grande armée. Il l'exerçait continuellement, et surtout à lancer des boulets et des bombes; et l'on remarqua bientôt qu'il cherchait à se procurer des recrues. C'était un désir peu difficile à satisfaire, à une époque où le monde entier ayant été si récemment sous les armes, tant d'individus, pour qui une vie paisible avait peu de charmes, n'avaient quitté qu'à regret le métier de soldat, et ne demandaient qu'à le reprendre.

Dès le mois de juillet 1814, il y eut un grand mouvement de fermentation en Italie, où le voisinage de l'île d'Elbe, la résidence de plusieurs membres de la famille Bonaparte, et la souveraineté de Murat, attiraient un concours général des amis et des admirateurs de Napoléon. Cette agitation augmentait tous les jours, et l'on employa divers moyens pour répandre l'idée que Napoléon reprendrait un jour tout son pouvoir.

Divers petits détachemens de recrues arrivèrent d'Italie pour s'enrôler dans ses gardes, et deux individus chargés de ce service furent arrêtés à Livourne. On trouva en leur possession des listes manuscrites contenant les noms de plusieurs centaines de personnes disposées à servir Bonaparte. L'espèce de fermentation et de mécontentement qui naquit ainsi en Italie, fut considérablement augmentée par la conduite impolitique du Prince Rospigliosi, gouverneur civil de Toscane, qui rétablit dans toute leur force tous les réglemens et toutes les formes qu'on observait autrefois sous les ducs de ce pays. Il supprima l'établissement du Musée, qui avait été institué par la sœur de Bonaparte, et en retournant à toutes les absurdités de l'ancien gouvernement, il eut soin de ne pas diminuer un seul des impôts mis par les Français.

On peut juger, d'après le trait suivant, de la conduite de Napoléon à l'égard des réfugiés qui arrivaient dans son île. Le 11 juillet, Colomboni, chef d'un bataillon du quatrième régiment de ligne en Italie, fut présenté à l'empereur, comme étant nouvellement arrivé. « Eh bien, Colomboni, quelle affaire vous amène dans l'île d'Elbe? — La première, sire, est de rendre mes devoirs à Votre Majesté; la seconde, de m'offrir pour porter le mousquet parmi ses gardes. — C'est une place au-dessous de vous; il vous en faut une meilleure, » dit Napoléon, et il le nomma à une place de douze cents francs d'appointemens, quoiqu'il paraisse qu'il éprouvait lui-même alors de grands embarras pécuniaires.

Vers le milieu de l'été, Napoléon reçut la visite de sa mère et celle de sa sœur la princesse Pauline. Il semble qu'il s'attendait aussi, vers la même époque, à voir arriver son épouse, Marie-Louise, qui, disait-on, venait prendre possession de ses domaines d'Italie. Leur séparation et les événemens arrivés devant Paris, étaient les seuls sujets qui parussent lui faire perdre son sang-froid. Il n'en parlait jamais qu'avec aigreur et violence. Il disait que les obstacles qu'on apportait à sa réunion avec sa femme et son fils, étaient frappés d'une réprobation universelle à Vienne; qu'aucun exemple semblable d'injustice et de barbarie ne pouvait être cité dans les temps modernes; que l'impératrice était détenue prisonnière, un officier d'ordonnance l'accompagnant partout; enfin, qu'avant qu'elle quittât Orléans, on lui avait donné à entendre qu'il lui serait permis d'aller le rejoindre à l'île d'Elbe, ce qu'on lui refusait maintenant. Il était possible, ajoutait-il, de voir dans cette séparation une ombre de politique, quoiqu'on ne pût en apercevoir une de justice. L'Autriche avait uni sa fille à l'empereur de la France, mais elle désirait rompre cette liaison avec l'empereur de l'île d'Elbe, parce qu'on pouvait appréhender que le respect dû à une fille de la maison d'Hapsbourg ne fit réfléchir trop de lustre sur le souverain qui avait abdiqué.

D'une autre part, le général Kohler, commissaire autrichien, soutint que cette séparation avait lieu du consentement de Marie-Louise, et même à sa requête, et donna à entendre que le désir que montrait Napoléon d'être auprès de l'impéra-

trice, prenait sa source dans d'autres sentimens que ceux de l'affection conjugale. Mais en supposant que les vœux de Napoléon, pour désirer si vivement la compagnie de son épouse, pussent être d'une nature politique, nous ne pouvons trouver ni justice ni raison à lui avoir refusé une demande qui aurait été accordée à un criminel condamné à la déportation.

Nous n'avons pas jugé à propos d'interrompre la relation d'événemens importants pour mentionner des détails qui semblent appartenir au roman; mais à présent que nous parlons du caractère privé de Napoléon, nous pouvons dire un mot d'une circonstance mystérieuse. Vers la fin d'août 1814, on vit arriver de Livourne à l'île d'Elbe une dame accompagnée d'un enfant de cinq à six ans. Napoléon la reçut avec beaucoup d'égards, mais en même temps avec un air de grand mystère, et elle fut logée dans une petite maison de campagne très-retirée, dans la partie la plus éloignée de l'île, d'où, au bout de deux jours, elle se rembarqua pour Naples. Les habitans de l'île d'Elbe en conclurent naturellement que ce devait être l'impératrice Marie-Louise et son fils. Mais ceux qui approchaient de la personne de Napoléon savaient que c'était une dame polonaise de Varsovie, et que l'enfant était le fruit d'une intrigue qui avait eu lieu entre elle et Napoléon quelques années auparavant.* Son prompt départ pouvait être une affaire de délicatesse à l'égard de Marie-Louise, et la crainte de donner à la cour de Vienne un prétexte pour faire durer la séparation dont Napoléon se plaignait. Dans le fait, les Autrichiens, pour jus-

tifier leur conduite, accusaient d'irrégularité celle de Bonaparte; mais ce ne serait pas une recherche très-édifiante que celle qui aurait pour but de vérifier ces accusations.*

Vers la mi-mai, le baron Kohler prit congé de Napoléon pour retourner à Vienne. C'était un général autrichien de haut rang et jouissant d'une grande réputation, ami particulier et ancien compagnon d'études du prince Schwarzenberg. Le moment de son départ offrit une scène tout-à-fait pathétique de la part de l'empereur. Napoléon versa des larmes en embrassant le général Kohler, et le conjura de faire en sorte de le réunir à son épouse et à son fils. Il l'appela le sauveur de sa vie, et regretta sa pauvreté, qui ne lui permettait pas de lui donner quelque marque précieuse de son souvenir. Enfin, serrant le général autrichien dans ses bras, il l'y retint quelque temps en répétant les expressions du plus vif attachement. Cette sensibilité n'existait que d'un côté; car un gentilhomme anglais, témoin de cette scène, ayant ensuite demandé à Kohler à quoi il songeait en recevant les embrassemens affectueux de l'empereur, « à Judas Iscariote, » répondit l'Autrichien.

Après le départ du baron Kohler, le colonel sir Niel Campbell fut le seul des quatre commissaires qui continuât à rester dans l'île d'Elbe, par ordre du cabinet britannique. Il était difficile de dire quelles étaient réellement ses fonctions et quelles instructions il avait reçues. Il n'avait ni le pouvoir, ni le droit, ni les moyens d'intervenir dans les mouvemens de Napoléon. Un traité avait reconnu l'empereur comme sou-

verain indépendant, et il n'était plus temps de demander si c'était un acte de sagesse ou de folie. Ce n'était donc que comme envoyé que sir Niel Campbell pouvait avoir la permission de résider à sa cour, et non comme envoyé ordinaire chargé des intérêts de son gouvernement, mais avec une mission du genre de celles qu'on n'avoue pas, la mission d'observer la conduite du souverain auprès duquel on réside. Dans le fait, sir Niel Campbell n'avait pas de fonctions directes et ostensibles, et le ministre français de l'île d'Elbe en prit bientôt avantage. Drouot, gouverneur de Porto-Ferrajo, fit des questions si positives sur le caractère dont était revêtu l'envoyé anglais, et sur la durée de son séjour dans l'île d'Elbe, que celui-ci fut obligé de dire que ses ordres étaient d'y rester jusqu'à la fin du congrès qui se tenait alors pour régler les affaires de l'Europe; mais que s'il devait continuer à y demeurer après cette époque, il demanderait que ses fonctions fussent publiquement reconnues et qu'il ne doutait pas qu'elles ne fussent d'une nature honorable.

Napoléon ne s'opposa point à la continuation de la résidence de sir Niel Campbell dans son île, quelque équivoque qu'elle fût. Bien loin d'en murmurer, il affecta au contraire d'en être charmé. Pendant assez long-temps, il sembla même rechercher la société de l'envoyé anglais, eut de fréquentes entrevues avec lui, et l'entretint des affaires publiques avec toute l'apparence de la confiance. Les notes de ces conversations sont en ce moment sous nos yeux, et quoiqu'il soit évident d'une part, que Napoléon ne parlait

généralement que d'après un plan préparé d'avance, cependant il est également certain, de l'autre, que dans la chaleur de l'entretien son caractère impétueux laissait échapper ses pensées secrètes plus qu'il n'aurait voulu les découvrir de sang-froid.

Le 16 septembre 1814, par exemple, sir Niel Campbell eut une audience de trois heures, pendant laquelle Napoléon, incapable, suivant son usage, de supporter une attitude sédentaire, ne fit que se promener d'un bout à l'autre de l'appartement, et ne cessa de parler. Il était charmé, dit-il, que sir Niel restât dans l'île d'Elbe, « *pour rompre la chimère* (1), » c'est-à-dire détruire l'idée qu'il eût l'intention de troubler encore la paix de l'Europe. Je ne pense à rien au-delà des limites de mes petites îles, continua-t-il; j'aurais pu soutenir la guerre encore vingt ans, si je l'avais voulu. Je suis maintenant un défunt. Je ne suis occupé que de ma famille, de ma retraite, de ma maison, de mes vaches et de ma basse-cour. » Il parla ensuite du caractère anglais, dans les termes les plus relevés, protestant qu'il l'avait toujours sincèrement admiré, malgré les injures dirigées contre lui en son nom. Il pria l'envoyé anglais de ne pas perdre de temps pour lui procurer une grammaire anglaise. C'est dommage que le contre-maître M. Hinton ne fût pas présent, pour accompagner cet éloge de son interjection favorite.

Dans le reste de cette conversation, l'empereur

(1) Telle est la phrase française citée dans le texte : le colonel Campbell eût été mieux compris, même en France, s'il avait écrit en anglais.

(ED. DE PAR.)

de l'île d'Elbe fut probablement plus sérieux. Il s'informa avec empressement de l'état réel de la France. Sir Niel Campbell lui donna à cet égard tous les détails qu'il avait pu se procurer; il fit l'éloge de la sagesse et de la modération du souverain et du gouvernement; mais il convint que ceux qui avaient perdu de bonnes places, les prisonniers de guerre de retour dans leur patrie, et une grande partie de l'armée qui restait sur pied, étaient encore attachés à Napoléon. Bonaparte, dans sa réponse, parut admettre la stabilité du trône, soutenu, comme il l'était, par les maréchaux et les grands officiers; mais il tourna en ridicule l'idée de donner à la France l'avantage d'une constitution libre. Il dit que la tentative d'imiter celle de la Grande-Bretagne n'était qu'une farce, une caricature. Il était impossible, ajouta-t-il, d'imiter les deux chambres du parlement, puisque les familles respectables comme celles qui composent l'aristocratie de l'Angleterre n'existaient pas maintenant en France. Il parla avec amertume de la cession de la Belgique, et de la perte que la France avait faite d'Anvers. Il parlait en spectateur, dit-il, sans espoir et sans intérêt, car il n'en avait aucun; mais avoir ainsi mortifié les Français, c'était une preuve qu'on ne connaissait pas leur caractère. La fierté et l'amour de la gloire étaient les principaux sentimens qui les animaient, et les alliés ne devaient pas compter sur leur satisfaction ni sur la tranquillité dans la situation où se trouvait maintenant la France. Les Français, continua-t-il, n'avaient été vaincus que par la grande supériorité du nombre, et par conséquent ils

n'étaient pas humiliés. Leur population n'avait pas souffert autant qu'on le prétendait, car il avait toujours ménagé les jours des Français et exposé ceux des Italiens, des Allemands et des autres étrangers. Il fit remarquer que la reconnaissance que Louis XVIII témoignait à l'Angleterre était une insulte pour la France, et dit qu'on l'appelait par dérision le vice-roi du roi d'Angleterre.

Dans les derniers mois de 1814, sir Niel Campbell s'aperçut que Napoléon cherchait à l'écarter de sa présence autant qu'il le pouvait, sans impolitesse marquée. Il se retrancha presque tout à coup dans le cérémonial d'une cour impériale; et, sans donner à l'envoyé anglais aucun motif positif de plainte, ni même aucun droit de demander une explication, il réussit, jusqu'à un certain point, à lui ôter tout moyen de s'entretenir avec lui. Les seules occasions qu'il eût d'avoir accès près de la personne de Napoléon, s'offraient quand il revenait dans l'île d'Elbe après une courte absence à Livourne ou à Florence, parce qu'alors sa présence au lever de l'empereur était une affaire d'étiquette.

Dans ces occasions, les prophéties de Napoléon étaient menaçantes pour la paix de l'Europe. Il parlait sans cesse de l'humiliation qu'on avait fait subir à la France, en la dépouillant de la Belgique et d'Anvers; c'était son sujet favori. Le 30 octobre, en y revenant avec plus de détail, il peignit l'état d'irritation de la nation, disant que tout Français regardait le Rhin comme formant les limites naturelles de son pays, et que rien ne pouvait changer cette opinion. La France,

ajouta-t-il, ne manquait pas de population, et cette population était belliqueuse plus que celle de toute autre contrée, tant par une disposition naturelle, que par suite de la révolution, et par l'amour pour la gloire. Louis XIV, suivant lui, malgré tous les malheurs qu'il avait attirés sur la France, était encore aimé à cause de l'éclat de ses victoires, et de la magnificence de sa cour. La bataille de Rosbach avait amené la révolution. Louis XVIII se méprenait complètement sur le caractère des Français, en supposant que par des raisonnemens, ou en leur octroyant une constitution libre, il pourrait les déterminer à languir dans un état d'industrie paisible. Il insista sur ce que la présence du duc de Wellington à Paris était une insulte pour la nation française; il dit que la mésintelligence régnait dans tout le pays, et que le roi n'avait que peu d'amis, soit dans l'armée, soit parmi le peuple. Louis pouvait peut-être tâcher de se débarrasser d'une partie de l'armée en l'envoyant à Saint-Domingue; mais on saurait bientôt que penser d'un tel expédient; il en avait fait lui-même la triste épreuve en perdant trente mille hommes, et c'était une preuve de l'inutilité d'une semblable expédition.

Il s'arrêta en ce moment, et chercha à démontrer que les sentimens qu'il exprimait n'avaient rien de personnel, et qu'il n'attendait rien des révolutions qu'il prédisait. « Je suis un homme mort, dit-il; j'étais né soldat, j'ai monté sur un trône, j'en suis descendu; je suis préparé à quelque destin que ce soit. On peut me déporter sur un rivage lointain, ou me mettre à mort

ici ; j'ouvrirai mon sein au poignard. Quand je n'étais que le général Bonaparte , j'avais des possessions que j'avais acquises : maintenant je suis privé de tout. »

Dans une autre occasion , il parla de la fermentation qui régnait en France , comme il l'avait appris , dit-il , par la correspondance de ses gardes avec leur pays ; et il oublia le rôle de défunt , au point de dire clairement que le mécontentement actuel éclaterait avec toute la fureur de la première révolution , et exigerait sa résurrection. « Car alors , ajouta-t-il , les souverains de l'Europe trouveront nécessaire dans leur propre intérêt de m'appeler pour rétablir la tranquillité. »

Cette espèce de conversation était peut-être le meilleur moyen qu'il pût adopter pour cacher ses secrets au commissaire anglais. Sir Niel Campbell , quoiqu'il ne fût pas sans quelques soupçons , jugea , en dernier résumé , qu'il n'était pas vraisemblable que Napoléon méditât quelque entreprise extraordinaire , à moins qu'il ne se présentât quelque occasion séduisante en France ou en Italie.

Bonaparte tenait à chacun le même langage qu'au commissaire anglais. Il était affable , et même cordial , en apparence , à l'égard des étrangers nombreux que la curiosité portait à venir le voir. Il parlait de sa retraite comme Dioclétien aurait pu le faire de ses jardins de Salone. Il semblait considérer sa carrière politique comme terminée , et avoir pour but principal d'expliquer les traits de sa vie que le monde interprétait défavorablement. C'était ainsi qu'il palliait , au lieu de le nier , le dessein

d'empoisonner ses prisonniers en Syrie , le massacre de Jaffa , le meurtre du duc d'Enghien et d'autres crimes. * Un empereur , un conquérant , ne faisant plus la guerre , et n'ayant plus de pouvoir , doit être écouté favorablement par ceux qui jouissent du plaisir presque romanesque de l'entendre plaider sa propre cause. Des *éditions* adoucies de toutes ses mesures commencèrent à se répandre dans l'Europe , et la curiosité de voir et d'admirer le souverain captif faisait oublier les ravages qu'il avait commis quand il était en liberté.

Lorsque l'hiver approcha , on put remarquer une altération dans les manières et les habitudes de Napoléon. Les changemens qu'il avait projetés dans son île ne lui inspiraient plus le même intérêt. Il renonçait de temps en temps à l'exercice actif auquel il s'était d'abord livré ; il prenait une voiture au lieu de monter à cheval , et il tombait par intervalles dans des accès de profonde réflexion , mêlée d'une sombre inquiétude.

Il connut aussi à cette époque des embarras auxquels il avait été étranger jusqu'alors , ceux qui naissent du défaut d'argent. Il avait fait des dépenses imprudentes et excessives sans calculer , d'une part , le montant de ses ressources , et de l'autre ce que coûteraient les changemens qu'il voulait faire. L'argent comptant qu'il avait apporté de France avait été bientôt épuisé , et , pour s'en procurer , il ordonna aux habitans de l'île de payer dans le mois de juin les contributions de l'année. Il en résulta des pétitions , des sollicitations personnelles et du mécontentement. On lui représenta que les habitans étaient si pauvres , la vente de

leurs vins ayant été nulle pendant les mois précédens, qu'ils seraient réduits à la dernière détresse s'il persistait dans cette demande. Dans quelques villages on résista aux percepteurs et on les insulta. Napoléon mit une partie de ses troupes en garnison chez les paysans réfractaires pour y vivre à leurs dépens jusqu'à ce que les contributions fussent payées.

On reconnaît ainsi, dans sa manière de gouverner cet empire en miniature, la même sagesse et les mêmes erreurs qui firent gagner et perdre à Napoléon l'empire du monde. Les plans de changemens et d'amélioration intérieure qu'il avait formés étaient probablement fort bons en eux-mêmes; mais ce qu'il avait résolu de faire, il se mit à l'exécuter avec une précipitation trop inconsidérée, avec une détermination trop prononcée de suivre son bon plaisir, avec trop peu d'égards pour ce qu'en pensaient les autres.

Les impositions offrant une ressource d'autant plus faible, qu'il était presque impossible de les arracher aux malheureux insulaires, Napoléon en employa d'autres qui durent être une véritable torture pour un esprit aussi fier que le sien; mais comme son revenu n'excédait pas trois cent mille francs, et que ses dépenses montaient au moins à un million, il fut obligé de diminuer les appointemens d'une grande partie de sa suite, de réduire au quart les gages des mineurs, de lever de l'argent par la vente des approvisionnement de ses troupes, et même en vendant un train d'artillerie au duc de Toscane. Il disposa aussi de quelques propriétés, et d'une grande maison qui avait servi de

caserne; il alla même jusqu'à projeter la vente de l'hôtel de Porto-Ferrajo.*

Nous avons dit que l'impatience de Napoléon à exécuter tous les plans qui se présentaient à son imagination fertile, avait été la cause première de ses embarras pécuniaires; mais on ne doit pas moins les imputer à la conduite inique et indigne du ministère français. Le gouvernement français était celui de tous qui était le plus tenu sous les rapports de la conscience, de l'honneur et de la politique, d'observer exactement, à l'égard de Napoléon, le traité de Fontainebleau, qui avait été le premier degré de la restauration de Louis XVIII sur le trône. Le sixième article de ce traité portait qu'une rente ou un revenu de deux millions cinq cent mille francs serait inscrite sur le grand livre, et payée sans retenue et sans déduction à Napoléon Bonaparte. Cette condition avait été stipulée par les maréchaux Macdonald et Ney, comme le prix de l'abdication de Napoléon, et les ministres français ne pouvaient se refuser au paiement sans commettre une injustice criante envers Bonaparte, et sans insulter grièvement en même temps les puissances alliées. Cependant, bien loin que cette rente lui ait été régulièrement payée, nous n'avons trouvé aucune preuve que Napoléon en ait jamais rien reçu. Le résident anglais voyant combien l'empereur était tourmenté par ses embarras pécuniaires, déclara comme son opinion, non une seule fois, mais à plusieurs reprises, « que si Napoléon se trouvait plus longtemps à la gêne, au point de ne pouvoir continuer à maintenir l'extérieur d'une cour, il était capable de faire une descente à Piombino, à la tête de ses troupes, ou de commettre quelque autre extrava-

gance. » Telle fut l'opinion que donna sir Niel Campbell le 31 octobre 1814, et lord Castlereagh fit de vives remontrances à ce sujet, quoique la Grande-Bretagne fût la seule des puissances alliées qui n'était point partie contractante dans le traité de Fontainebleau, et que, par conséquent, elle eût pu laisser aux autres le soin de discuter cet objet. Les Français ne rougirent pas de défendre leur conduite par l'objection que la rente ne serait due qu'après le laps d'une année, objection que nous devons regarder comme évasive, puisqu'une telle rente étant de nature alimentaire, le paiement devait en être fait par termes et d'avance. Sir Niel Campbell réitéra encore plusieurs fois le même avis ; mais il paraît que le gouvernement français, soit qu'il agit par un esprit de basse vengeance ou d'avarice, soit qu'il fût lui-même dans de pareils embarras, ne changea rien à une marche qui était aussi peu honorable qu'impolitique.

D'autres appréhensions agitaient l'esprit de Bonaparte. Il craignait les pirates algériens, et il demanda l'intervention de l'Angleterre en sa faveur. Il croyait, ou il affectait de croire, que Brulart, gouverneur de la Corse, qui avait été capitaine de chouans, ami de Georges, Pichegru, etc., y avait été placé, par le gouvernement de Louis XVIII, dans le dessein de le faire assassiner, et que de dignes agens avaient été envoyés de Corse dans l'île d'Elbe pour exécuter ce crime (1) Par-dessus tout, il prétendait être in-

(1) Bonaparte avait des motifs particuliers pour craindre Brulart ; ce chef de chouans avait été du nombre de ceux qui avaient mis bas les armes lorsque Napoléon avait été nommé consul, et à qui il avait été permis de résider à Paris. Un ami de Brulart, vu encore de plus mauvais œil que lui-même, désirait obtenir

formé d'un projet de violer le traité de Fontainebleau, de le tirer de sa place de refuge, et de l'emprisonner à Sainte-Hélène ou à Sainte-Lucie. Il n'est pas impossible que ces craintes ne fussent pas tout-à-fait une feinte ; car quoique rien ne prouve que les alliés eussent conçu cet indigne dessein, cependant le bruit en courait généralement en France, en Italie, sur tous les bords de la Méditerranée, et il était sans doute accrédité par ceux qui désiraient voir Napoléon reparaitre sur la scène. Napoléon exprimait certainement beaucoup d'inquiétudes à ce sujet, tantôt déclarant qu'il défendrait ses batteries jusqu'au dernier soupir, tantôt feignant de croire qu'on fixerait sa résidence en Angleterre. Il prétendait n'avoir personnellement aucune répugnance pour ce dernier parti, et il en donnait des raisons qui suffisaient en même temps pour qu'il ne fût pas adopté. Il espérait, disait-il, qu'il jouirait de sa liberté personnelle, et qu'il aurait les moyens de dissiper les préjugés qu'on avait conçus contre lui, et qui n'étaient pas encore détruits. Mais il finissait par donner à entendre qu'en résidant en Angleterre, il aurait des communications plus faciles avec la France, où il comptait quatre partisans contre chacun de ceux qu'y avaient les Bourbons ; et quand il avait épuisé ces sujets, il la permission de revenir d'Angleterre, où il avait émigré ; il s'adressa à Napoléon par l'entremise de Brulart, qui fut chargé par l'empereur d'encourager son ami à repasser en France. Dès qu'il y fut débarqué, il fut saisi et exécuté ; Brulart, désolé et furieux d'avoir servi d'instrument pour la mort de son ami, s'enfuit en Angleterre. Dans la chaleur de son ressentiment il écrivit à Napoléon en le menaçant de lui donner la mort de sa propre main. Le souvenir de cette menace alarma Bonaparte quand il vit Brulart en Corse, à si peu de distance de lui.

en revenait à la cruauté de le priver de la société de son épouse et de son fils.

Tandis que Bonaparte, irrité par ses besoins pécuniaires et ses autres sujets de plainte, et tourmenté par l'activité d'un esprit incapable de se contraindre, laissait échapper des expressions qui excitaient le soupçon, et qui auraient dû engager à quelques précautions, sa cour commençait à prendre une apparence fort singulière, et tout-à-fait opposée à ce qu'on remarque ordinairement à la cour des petits souverains du continent, où l'on voit régner un air de gravité surannée pour masquer le manque de splendeur et de pouvoir véritable. L'appareil compliqué du gouvernement d'un État indépendant est appliqué à l'administration d'une fortune qui n'égale pas celle de bien des particuliers; toutes les affaires marchent lentement, et pourvu que les apparences soient conformes à l'antique cérémonial, le souverain et ses conseillers ne rêvent ni expéditions, ni conquêtes, ni aucun objet politique.

La cour de Porto-Ferrajo était précisément tout le contraire. Dans le fait, cette ville méritait dans un sens le nom de Cosmopolite, que Napoléon désirait lui donner. C'était comme la cour d'une grande caserne, remplie de militaires, de gendarmes, d'officiers de police de toute espèce, de réfugiés de toutes les nations, de gens qui dépendaient du chef seul et qui en attendaient tout; de domestiques et d'aventuriers ayant tous quelque point de contact avec Bonaparte, et ayant reçu ou espérant recevoir de lui quelque bienfait. Dans cette foule mêlée, des bruits de toute espèce avaient couru, aussi nombreux que les

atomes qu'on voit dans un rayon de soleil. Des individus suspects y paraissaient et disparaissaient, sans laisser aucune trace de leur voyage, ni du motif qui y avait donné lieu. Le port était rempli de navires venant de toutes les parties de l'Italie. C'était un effet de la nécessité d'approvisionner une île dont la population avait pris tout à coup un accroissement si extraordinaire; mais des navires de toutes les nations s'arrêtaient aussi à Porto-Ferrajo, soit par curiosité, soit par spéculation, soit par suite de vents contraires. Les quatre vaisseaux armés de Napoléon, et dix-sept bâtimens employés au service des mines, étaient constamment occupés à des voyages dans toutes les parties de l'Italie, et en ramenaient ou y reconduisaient des Italiens, des Siciliens, des Français, des Grecs, qui tous paraissaient fort affairés, mais ne donnant aucune raison de leurs allées et venues. Dominico Etori, moine défroqué, et un Grec nommé Théologos, étaient regardés comme des agens de quelque importance dans cette cour.

La situation de sir Niel Campbell était alors fort embarrassante. Napoléon affectant de tenir plus que jamais à sa dignité, non-seulement exaltait l'envoyé anglais de sa présence, mais il mettait même des obstacles aux visites qu'il rendait à sa mère et à sa sœur. Ce n'était donc que par le moyen de ses entrevues avec Napoléon lui-même, que sir Niel pouvait espérer d'obtenir quelques renseignemens; et, pour s'en procurer, il était obligé de s'absenter de temps en temps de l'île d'Elbe, parce que son départ et son retour lui fournissaient également l'occasion de de-

mander une audience. Lorsqu'il restait dans l'île, on le laissait à l'écart, et l'on ne faisait aucune attention à lui; mais c'était avec une telle adresse, qu'il lui était impossible de faire une plainte formelle, d'autant plus qu'il n'avait pas un caractère officiel, et qu'il se trouvait à peu près dans la situation d'un homme qui, s'étant installé dans une maison sans y être invité, se trouve à la discrétion de son hôte.

Les symptômes de quelque catastrophe prochaine ne pouvaient pourtant échapper aux yeux du résident anglais. La mère de Napoléon avait avec son fils des entrevues après lesquelles elle paraissait vivement agitée, et on l'entendit parler de trois députations qu'il avait reçues de France. On regarda, en outre, comme une circonstance fort suspecte, que Bonaparte eût accordé des congés définitifs ou temporaires à deux ou trois cents hommes de sa vieille garde, qui, comme on le découvrit ensuite, mais trop tard, séduisirent et corrompirent la fidélité des troupes en France, et préparèrent leur esprit à ce qui allait arriver. On ne peut supposer qu'un pareil nombre d'individus eussent été positivement mis dans le secret; mais chacun d'eux était disposé à faire sonner bien haut les éloges de l'empereur exilé, et tous avaient conçu et répandaient l'opinion qu'il paraîtrait bientôt pour réclamer ses droits.

Enfin Mariotti, consul de France à Livourne, et Spannochi, gouverneur toscan de ce port, informèrent sir Niel Campbell que Bonaparte avait certainement résolu de quitter l'île d'Elbe avec ses gardes, et de s'embarquer pour le continent. Sir Niel était à Livourne quand il reçut cette nou-

velle, et il avait laissé le sloop de guerre *la Perdrix*, pour croiser autour de l'île. On en concluait naturellement que l'Italie était le but de Napoléon, et qu'il avait dessein d'aller rejoindre son beau-frère Murat, qui, malheureusement pour lui-même, levait alors sa bannière.

Le 25 février, *la Perdrix* arriva à Livourne, et prit sur son bord sir Niel Campbell. Quand le sloop approcha de Porto-Ferraio, la vue de la garde nationale, placée aux batteries au lieu des grenadiers de la garde impériale, annonça sur-le-champ au résident anglais ce qui était arrivé. Quand il fut débarqué, il trouva la mère et la sœur de Bonaparte dans une apparence d'inquiétude mortelle bien jouée sur le destin de leur empereur, dont elles prétendaient ne rien savoir si ce n'est qu'il avait fait voile vers les côtes de la Barbarie; elles semblaient désirer vivement que sir Niel Campbell restât dans l'île. Résistant à leurs prières, et malgré les argumens plus pressans du gouverneur, qui paraissait presque disposé à employer la force pour l'y retenir, l'envoyé anglais se rembarqua, et mit à la voile pour donner la chasse à l'aventurier; mais il était trop tard, et *la Perdrix* n'aperçut la flottille que de loin, après que Napoléon et sa suite étaient déjà débarqués.

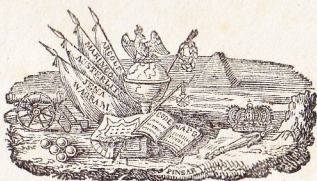
Les changemens qui avaient eu lieu en France, et qui avaient encouragé une entreprise si audacieuse, formeront le sujet du chapitre suivant.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
SIR WALTER SCOTT,

Complément.

TOME XII.

VIE DE NAPOLEON.



LIÉGE,

IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
PRÈS L'HÔTEL-DE-VILLE, N^o. 81.

M DCCC XXVII.